

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Susan Downe, Margaret Laurence, Seymour Mayne

Hélène Rioux

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82044ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rioux, H. (2016). Review of [Susan Downe, Margaret Laurence, Seymour Mayne]. *Lettres québécoises*, (161), 34–35.

☆☆☆ ½

SUSAN DOWNE

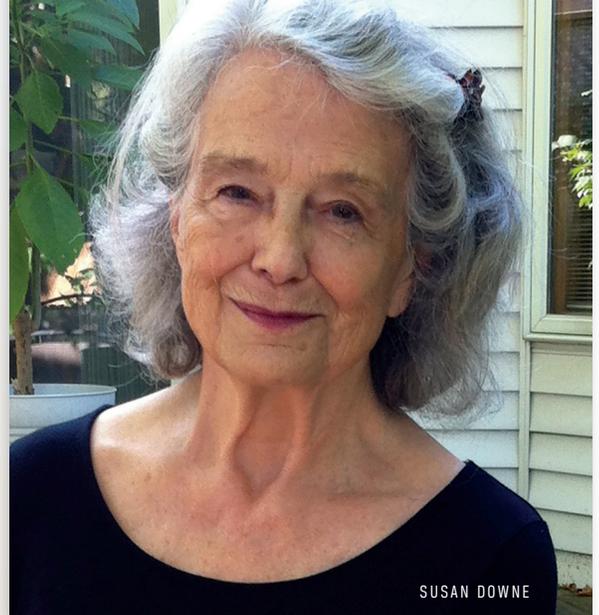
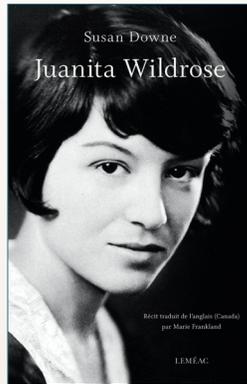
Juanita Wildrose

Traduit de l'anglais (Canada) par Marie Frankland

Montréal, Leméac, 2015, 320 p., 30,95 \$.

Réinventer sa mère

Née aux États-Unis, Juanita Wildrose s'est éteinte à l'âge de cent deux ans. Sa fille, Susan Downe, retrace dans ce récit son parcours exemplaire.



Cent deux ans, c'est une très longue vie, bien sûr. Et, comme toutes les vies, celle de notre héroïne a été jalonnée de petites et de grandes joies, de chagrins, d'erreurs et de réussites, de frustrations, de rêves réalisés et d'autres auxquels il lui a fallu renoncer. Elle n'a rien oublié.

Il y a eu des péchés.

Les péchés sont revenus à la charge.

Au début, ils n'apparaissent que dans ses rêves. Quand elle se réveillait, elle était consciente d'avoir vu des représentations de ses fautes, de ses omissions, du tort qu'elle avait causé à ses enfants.

[...] Notre pardon et nos efforts pour la rassurer ne l'empêchaient pas de souffrir. (p. 11)

De ces péchés dont le souvenir l'afflige tant, nous ne saurons finalement pas grand-chose — du moins nous semblent-ils bien véniels, rien pour justifier tous ces remords à la fin de sa vie. D'après ce que je comprends, il s'agirait plutôt de l'attitude trop exigeante peut-être, sévère, voire dure, dont elle aurait fait preuve envers ses enfants. Le livre passe sous silence ces épisodes.

Par petits fragments, parsemé de poèmes, de photographies, d'extraits de journaux intimes et de lettres — car elle a tout gardé —, le récit se concentre plutôt sur l'enfance et la jeunesse de Juanita (elle déteste s'appeler Wildrose, mais sa mère lui a donné ce prénom parce que la rose sauvage est, selon elle, la plus belle), à la ferme, avec ses parents, ses frères et sœurs. Il y a les plaisirs, quand sa mère prépare des glaces, par exemple. Il y a aussi les peines, comme cet épisode au cours duquel la vieille Blanchette, sa poule préférée, meurt dans ses bras. Il y a les jeux et les prières, le labeur, les rapports avec les voisins noirs ou autochtones. Quelques événements ponctuent cette existence austère : un anniversaire, une naissance, l'arrivée d'un oncle alcoolique ou encore d'une grand-mère ruinée à qui le père refuse son aide.

La guerre de Sécession occupe également une place importante dans le récit. Le grand-père paternel de Juanita y a participé, du côté des confédérés, son grand-oncle y a perdu la vie. (On sait que plus de 600 000 soldats sont morts au cours de cette guerre fratricide.) Cette histoire la hantera, comme elle hantera les membres de sa famille, jusqu'à la fin de leur vie.

La cassure

Une cassure se produit quand, adolescente, Juanita joue un tour un peu méchant à un instituteur qu'elle n'aime pas. Elle dépose un caramel sur sa chaise. Le malheureux est humilié et son pantalon, fichu.

Démasquée, Juanita refuse pourtant de dire qu'elle regrette son geste et n'envisage pas non plus de s'abaisser à mentir. Exclue de l'école, elle tient tête à son père qui, dans un moment de rage, la battra à coups de branche. Forcée de quitter la maison, elle sera envoyée chez un oncle à Springfield, où elle sera bien malheureuse.

Elle rêve de devenir chimiste — un rêve qui ne se réalisera pas, l'époque le veut ainsi. Elle sera bibliothécaire.

Sa sœur Christine lui rend visite, ce qui nous permet d'apprendre une autre chose sur cette époque intransigeante, souvent teintée d'obscurantisme. Elle a subi une opération, apprenons-nous au cours d'une conversation qu'elle aura avec Juanita. « J'avais un clitoris et on me l'a coupé. »

C'est parce que je me touchais. Avant. Maman m'a entendue soupirer et soupirer et elle m'a dit d'arrêter, mais je ne l'ai pas écoutée et elle a commencé à s'inquiéter pour moi. [...] Elle a aussi dit que ce qu'il y avait en bas est uniquement fait pour accueillir les bébés et qu'une femme qui se touche peut devenir très malade. (p. 231)

J'avais toujours pensé que l'excision ne s'était pratiquée (et se pratique encore, hélas) que dans certains pays d'Afrique subsaharienne, au Proche-Orient et en Asie du Sud-Est. Il ne m'était jamais venu à l'esprit que des jeunes filles issues de familles protestantes bien-pensantes aient pu être ainsi mutilées en Amérique...

Comme Juanita Wildrose le comprendra à la fin du récit, cette terre d'Amérique est saturée de chagrin.

Trop de bisons ont été massacrés, de Sioux et de Shoshones, assassinés, les maladies mortelles venues d'Ailleurs ont fait trop de ravages, trop d'enfants, de mères et de pères ont étouffé dans la contrainte des navires, trop de familles ont été divisées par des commerces inhumains. Toutes ces victimes n'ont pas à ce jour été suffisamment pleurées.

Personne n'a vaincu, personne n'a conquis. (p. 298)

Alice Munro a qualifié ce livre de merveilleux, en ajoutant « et là encore, le terme ne sied pas, cela va au-delà de l'émerveillement. Je crois qu'il s'agit plutôt d'un trésor surgi d'un passé encore présent ».

Un trésor ? Je n'irais pas jusque-là. Mais c'est un texte sobre, plein de tendresse et de respect, un travail patient et minutieux, grâce auquel nous suivons pas à pas un personnage attachant. Un texte rendu dans une traduction très soignée de Marie Frankland.



MARGARET LAURENCE

De l'autre côté du JourdainTraduit de l'anglais (Canada) par Caroline Lavoie
Ottawa, PUO, 2015, 286 p., 15 \$.

Noirs et Blancs

Disons-le d'entrée de jeu : je suis une grande admiratrice de l'œuvre de Margaret Laurence et c'est avec ravissement que j'ai lu son cycle de Manawaka. Étonnamment, bien qu'accueilli chaleureusement chez nos voisins anglophones, son premier roman, *This Side Jordan*, n'avait jamais été traduit en français. Les Presses de l'Université d'Ottawa ont enfin remédié à cette lacune et nous pouvons maintenant le lire dans une traduction de Caroline Lavoie.

Margaret Laurence a campé en Afrique, plus précisément au Ghana, l'intrigue de *De l'autre côté du Jourdain*. Un continent qu'elle connaissait bien puisque, entre 1952 et 1957, elle avait elle-même vécu au Somaliland, puis au Ghana, où son mari travaillait à la construction d'un barrage.

Le roman met en scène une variété de personnages, tant africains qu'européens, dans le Ghana (alors une colonie britannique appelée Côte-de-l'Or) des années 1950, à la veille de son indépendance. L'auteur y dépeint une société de Blancs arrogants, pleins de mépris envers les Noirs qu'ils exploitent. Comme l'affirme James Thayer, directeur de la société Alkirk, Moore & Bright, une entreprise de textile où travaillent la plupart des Blancs du roman :

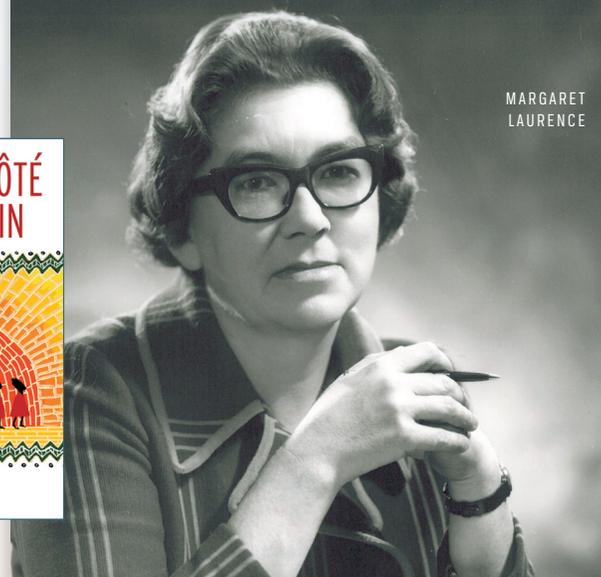
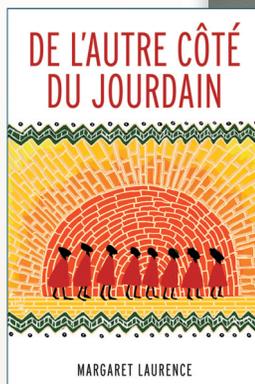
Même aujourd'hui, l'Africain de brousse n'est pas si mal. Tout ce qu'il veut, c'est avoir le ventre plein. Mais quand ils arrivent en ville... Regardez-les un peu ! Ils deviennent insolents en diable. (p. 110)

Quant aux Noirs, ils sont déchirés entre leurs traditions ancestrales et le progrès ainsi que la modernité auxquels ils aspirent.

— *Ma place, elle est quelque part entre hier et aujourd'hui. Un sourire se dessina sur les lèvres d'Adjei Boateng.*
— *Mais... c'est nulle part !*
— *Je le sais, répondit Nathaniel, je le sais...* (p. 112)

Nathaniel, un Ghanéen qui enseigne l'histoire dans une école privée médiocre pour un salaire de famine, et Johnnie, un Irlandais comptable au sein de l'entreprise citée plus haut, sont sans doute les deux personnages les plus représentatifs. Tous deux cherchent leur place, leur voie, un sens à leur vie dans un monde au bord de l'implosion. Tous deux sont mariés, leurs femmes sont toutes deux enceintes d'un premier enfant. Johnnie, qui a connu une enfance misérable, marquée par la mort de sa mère, décédée des suites d'un avortement, est loin de se réjouir de cette prochaine naissance. De son côté, Nathaniel perçoit cet événement à venir comme un cadeau inespéré de la vie.

Il s'agit bien sûr d'un premier roman. On ne pouvait s'attendre à ce qu'il ait l'intensité des titres emblématiques du cycle de Manawaka. On y retrouve toutefois ce sens aigu de l'observation et cette compassion qui marqueront les œuvres suivantes de l'auteure. Résolument anticolonialiste, celle-ci analyse avec intelligence et sensibilité les rapports de force entre deux entités aux antipodes.



Comme l'explique Caroline Lavoie dans la préface, cette traduction représentait un défi considérable.

This Side Jordan est en outre un roman très polyphonique. En plus des voix britanniques, loin d'être uniformes, le lecteur y entend les voix distinctes et variées de personnages africains de langue maternelle différente (twi, ga, fante), dont certains parlent le pidgin, ce créole ouest-africain à base lexicale anglaise. (p. ix)

Un défi qu'elle a relevé de manière très convaincante.



SEYMOUR MAYNE

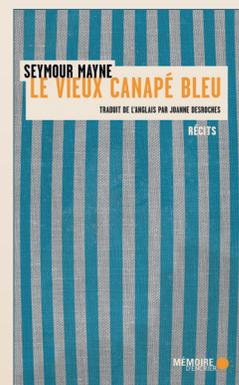
Le vieux canapé bleu et autres récits

Traduit de l'anglais par Joanne Desroches

Montréal, Mémoire d'encrier, coll. « Récits », 2015, 96 p., 17 \$.

Petits portraits

Un homme maladivement attaché à son vieux canapé bleu, une femme qui a transporté de Bialystok son éredon de plumes d'oie, une photographe de Tel-Aviv qui vient à Montréal photographier églises et synagogues, un groupe d'hommes prénommés Seymour qui forment une association... Voilà quelques-uns des personnages dont Seymour Mayne brosse le portrait dans les sept nouvelles de son recueil.



Comment dire ? L'ensemble aurait pu être désopilant, rafraîchissant, voire instructif. Mais si on en apprend en effet sur les coutumes de la communauté juive, si la narration est truffée de mots en yiddish et en hébreu, la plupart des textes tombent malheureusement à plat. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de chute. Le tout manque de nerf. Et quand on referme le livre, il ne nous reste rien, sinon l'impression d'avoir gaspillé quelques heures de notre vie. Est-ce en raison de la traduction ? Je l'ai trouvée souvent bâclée, la langue maladroite, laborieuse. Selon la quatrième de couverture, l'humour serait pourtant omniprésent. Et l'humour, on le sait, est souvent ce qui est le plus difficile à traduire.